

Ilona rentra chez elle perturbée. Un ciel Parisien bas et noir l'avait accueillie en sortant de l'aéroport alors qu'il n'était que huit heures du matin. L'orage menaçait. Quelques minutes avant le décollage, alors qu'elle se servait une dernière fois de sa tablette pour lire ses mails, elle avait reçu un email. Une adresse d'expéditeur composée de chiffres et de lettres entremêlés, et ce mot en guise de message: « Salope ». Pas de signature, rien. Elle aurait pu ignorer ce mail, mais quelque chose au fond d'elle se noua. Qui pouvait l'insulter ainsi ? De quoi s'agissait-il ? Cela l'avait révoltée, elle n'en avait pas dormi du vol. Ilona avait toujours mis un point d'honneur à dire les choses en face. Dououreux ou pas pour son interlocuteur, elle s'en fichait, épargner n'était pas rendre service. Ce pourquoi elle ne parvenait à oublier le mail.

Le chauffeur de taxi pakistanais qui la ramena chez elle tenta de la dérider, mais rien n'y fit. Elle ne pouvait rien faire d'autre que regarder le ciel assombrir les rues de Paris. Une heure plus tard, propre et rassasiée, elle entendit son portable vibrer. Un email. Immédiatement, la sensation désagréable revint. À contrecœur, elle saisit et déverrouilla l'appareil d'un geste fluide. « Tu vas payer pour tes fautes ». Cette fois elle répondit du tac au tac « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Je ne suis pas une salope ! » Ce qui, en soit, n'était pas tout à fait vrai. La réponse apparut à l'écran « MENTEUSE. C'est ce genre de valeurs que tu comptes transmettre à ton fils ? » Ilona sentit son sang se glacer dans ses veines. Cette personne en savait plus qu'elle ne le pensait sur son compte. Elle appela immédiatement son mari, resté de l'autre côté de l'Atlantique avec leur fils de sept ans. Il grogna *Ilona, you know what time is it in here?* Immédiatement rassurée, elle lui demanda quand même d'aller vérifier que Tom était bien dans sa chambre et dormait paisiblement. Tant pis s'il la prenait pour une dingue. Anton, son mari depuis 9 ans, attribuait son comportement parfois légèrement paranoïaque au fossé culturel qui les séparait, lui fils de fermier Texan et elle, la petite Parisienne angoissée et autoritaire. Il était tombé immédiatement amoureux de ce petit bout de femme, à la brillante carrière et au palmarès sportif impressionnant. Cette fille était une battante et elle savait ce qu'elle voulait. Ilona avait participé aux championnats de France de kick-boxing, et en avait gardé un corps d'athlète, fin et bien sculpté. Il la trouvait magnifique et ne s'était jamais lassé de la regarder. Quoi qu'il en soit, il s'était habitué au mystère qui habitait leur relation. Du moment qu'Ilona lui était fidèle, lui appartenait, il n'y avait aucun problème. Dans le cas contraire...

Après avoir raccroché, rassurée, elle se mit sérieusement à cogiter : il lui fallait comprendre au plus vite. Ilona supportait mal de perdre le contrôle, quelle que soit la situation. C'est ce qui avait fait d'elle une battante, une carnassière. Sur le ring, ces adversaires étaient toujours plus grandes, plus ossues. Elles se voyaient gagner d'avance, c'est ce qui les perdait. Elle se battait alors sans vergogne, avec force et précision. Ces coups millimétrés et son excellente coordination faisaient d'elle une boxeuse rapide, agile, à la puissance explosive. Son téléphone grogna à nouveau. Le message était bref cette fois encore : "Alors, rassurée ? Ils vont bien ?... Pour le moment...". Son cœur s'arrêta. Comment ce dingue avait-il su qu'elle venait d'appeler sa famille ? Refusant de céder à la panique qu'elle sentait monter en elle, Ilona respira un grand coup et répondit du tac au tac : " Qu'est-ce que tu veux ?". Les minutes qui suivirent s'égrenèrent, au ralenti. Soudain, l'appareil s'anima. Une adresse et quelques mots. "Ce soir, 22h." Une angoisse douloureuse vint se loger dans son ventre.

Les heures suivantes se succédèrent avec une sensation d'irréel. Tantôt interminables, tantôt évaporées, Ilona subissait le temps en tournant en rond dans son appartement, sans pouvoir dormir, lire, manger ou même regarder la télé. Attendre. Réfléchir. Ne pas trop flipper. Elle erra un peu sur le net, naviguant parmi ses différents comptes sur les réseaux sociaux. Elle n'y allait que rarement, trop prise par son travail et sa famille. De toute façon mari n'aimait

pas trop ça. Ses "amis" facebook, google +, tweeter, instagram... lui semblaient factices, des avatars numériques sans corps, elle ne se rappelait même plus d'avoir accepté certaines personnes, ni qui elles étaient. Comment pouvait-elle avoir des centaines de contacts sur la toile, et se sentir si seule ? Le taré qui lui en voulait était-il parmi eux ? Elle essayait de réfléchir. Qui pouvait lui vouloir du mal ? Certes, elle s'était fait des ennemis, avait écrasé des adversaires, n'avait jamais mâché ses mots. Mais ne fallait-il pas être fou pour menacer ainsi ? Un plan, il lui fallait un plan. Surtout, ne pas se jeter dans la gueule du loup... Devait-elle prévenir quelqu'un ? Mais qui ? La police lui riait au nez, et elle n'avait plus vraiment d'amis vers qui se tourner sur Paris. Elle ne revenait que périodiquement, pour son travail officiellement, pour son plaisir officieusement. Ilona regarda l'heure.

Depuis 10 ans, Anton, leur fils et elle vivaient dans la grosse pomme. Pourtant, elle aimait son appartement parisien, qu'elle ne s'était jamais résolue à mettre en vente ou en location. L'argent ne manquait pas, alors à quoi bon ? La femme de ménage, Célia, était efficace. Elle avait écumé les petites annonces pour trouver une personne fiable, en vain,. Aussi, lorsque son amie Aude lui avait parlé de sa sœur, sans emploi, désœuvrée, qui avait besoin de boulot, elle l'avait contactée. Célia avait fait ses preuves, et Ilona se félicitait de d'avoir une personne de confiance pour s'occuper de l'appartement. Elle pouvait séjourner aux Etats-Unis l'esprit tranquille, le courrier était relevé et les lieux entretenus. Oui, Ilona aimait vraiment beaucoup son appartement. Elle l'avait décoré avec une simplicité proche du dénuement. Ni bibelots ni fioritures, rien que des surfaces lisses, et blanches. La grande table en chêne massif et le grand lustre en métal au centre de la pièce étaient les seules touches de couleurs dans cet univers blanc, réchauffé par des matières nobles. Laine véritable pour les tapis, lin pur pour les rideaux, ébène cérusé pour les meubles. Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose, telle était la vision d'Ilona, bannissant tout superflu de sa vie.

Il lui restait deux heures avant son rendez-vous. En proie à une angoisse grandissante, elle loua une voiture sur internet et entra l'adresse indiquée dans son application GPS, qui zooma sur un minuscule hameau au nord de Paris, au-delà de Saint-Denis...

La nuit tombait sur son loft du quartier Saint Germain lorsqu'elle prit la route. Finalement, l'orage qui avait menacé toute la journée n'avait pas éclaté et un crachin glacé mouillait les trottoirs déserts. Elle partit en avance, histoire de repérer les lieux. L'action lui redonna du courage : elle ne se laisserait pas faire, la passivité n'était pas une option. Elle prit la direction du nord de Paris. Il faisait nuit noire lorsqu'elle s'engagea sur une route absolument déserte, et aperçut enfin la bâtisse, lugubre et massive, correspondant à l'adresse indiquée.

Elle sortit de la voiture. *Mais où est ce dingue ?* Elle s'imaginait tomber sur un triste individu, venu la menacer pour son argent, la croyant faible et seule. Elle lui donnerait une bonne leçon.

Avec un peu de chance, il n'était pas encore arrivé. Elle contourna largement la construction, D'un côté, des champs en jachère à perte de vue. Aucune chance qu'il se pointe par là. De l'autre, le chemin d'accès et un bois serré. *Merde.* S'il était déjà là, il l'avait forcément repérée. Elle serra contre elle les pans de son pardessus griffé et frissonna. Il lui fallait inspecter l'intérieur de cette espèce de grange désaffectée. Pas question de s'engouffrer là-dedans sans protection. Elle retourna à sa voiture, récupéra dans la boîte à gant son arme. C'était un petit Sig Sauer compact et mat. Anton le lui avait offert quelques années auparavant. Cela l'avait beaucoup surprise, mais après tout, il était Américain... Il avait cependant eu cette phrase étonnante *"Never use it against me"*. Ilona avait pensé à une blague.

Approchant de la porte de la bâtisse, elle s'aperçut qu'elle était dégondée et béait légèrement. Elle se faufila à l'intérieur, où le froid se fit plus intense. Ses yeux s'habituerent rapidement à l'obscurité et elle avança prudemment, l'estomac noué. Les pièces étaient vides. Ilona était bien décidé à tirer si qui que ce soit se jetait sur elle. Un bruit soudain lui fit faire volte-face : un rat avait fait tomber une pile de journaux. Son sursaut fut si violent qu'elle faillit presser la gâchette de son arme. Elle s'efforça de respirer calmement pour maîtriser sa tension, en dépit de l'odeur nauséabonde. Personne au rez-de-chaussée. Tendue, elle se faufila dans l'escalier menant au premier étage. La bouche sèche, le cœur battant, elle avança pas à pas le long d'un couloir jonché de débris, de seringues et draps crasseux. Un squat. Qui pouvait supporter cet endroit plus d'un instant ? Une coulée de sueur glacée dégringola dans son dos. Qu'allait elle découvrir ici ? Les pièces, jadis des chambres, se succédaient, sans âme qui vive. Plus que deux. Plus qu'une. L'odeur pestilentielle s'accrut lorsqu'elle approcha de la dernière chambre. Elle poussa la porte entrouverte du bout du pied, en apnée, partagée entre la détermination et l'envie de fuir, aussi vite que possible, aussi loin que possible. Des matelas crasseux au delà du possible jonchaient le sol, et au milieu, sur le ventre, gisait un corps. Le temps sembla s'arrêter. Un relent de bile monta soudainement dans sa bouche mais elle se retint de vomir dans un tressaillement, en serrant fort les dents. Le cadavre, car il était mort à n'en pas douter, était celui d'un homme. Son cou formait un angle bizarre par rapport à son corps, sa face était plongée dans le matelas. Ilona sentit ses muscles se raidir. *Bordel de merde*. Comme paralysée, elle réalisa soudain que les vêtements du type ne collaient pas avec le cadre. Ce n'était pas un zonard, un drogué, il était trop bien habillé pour ça. Mais qui ? L'idée de s'approcher plus, de regarder son visage lui traversa l'esprit, lorsqu'elle réalisa soudain la présence d'insectes grouillants collés à la flaque gluante autour du corps. Leur festin avait commencé. Un cri s'étrangla dans sa gorge et elle s'enfuit.

Un étau compressait sa poitrine. Sa conduite frôlait l'inconscience. Ses jointures de ses mains blanchirent à force de serrer le volant. Sa vie, si parfaite vingt quatre heures plus tôt, prenait un tour macabre. Pire, elle ne comprenait rien à ce qui venait de se passer. Qui avait tué cet homme ? Qui était-il ? La personne qui lui avait donné rendez-vous ? Sa victime ? Elle avait sûrement été à la merci du tueur dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir agressée elle aussi ? Les questions se bousculaient, et la boule de nerf qui se nouait en elle menaçait d'imploser. Du calme. Elle essaya d'augmenter le chauffage pour la troisième fois alors qu'il était déjà au maximum, mais rien ne pouvait la réchauffer. Cramponnée à son volant, elle réalisa que ce froid là venait de l'intérieur.

Enfin arrivée dans le parking souterrain sécurisé de son immeuble, elle souffla. Ce trajet avait été terrible. Elle se croyait suivie, surveillait sans cesse les rétroviseurs et les feux des voitures qu'elle croisait mettaient ses pupilles à vif.

Une fois à l'abri dans son salon, elle ferma sa porte, enclencha les alarmes, verrouilla fenêtres et portes à double tour, se félicitant pour ces installations haute sécurité. Il lui fallait à présent se décider : devait-elle prévenir la police ? Appeler Anton ? Se taire ? Pouvait-on l'accuser de quoi que ce soit, après tout, elle serait le seul témoin de ce qui ressemblait bel et bien à un meurtre... Elle avait lu quelque part que ceux qui signalent des cadavres sont immédiatement soupçonnés. De plus, il y avait un dingue dans la nature qui essayait probablement de la piéger. Chancelante, éreintée par ces émotions et encore en proie à une angoisse terrible, elle se doucha longuement. L'eau brûlante ne parvenait pas à la réchauffer. Par flash, les images surgissaient devant ses yeux ; en surimpression sur le carrelage blanc de sa douche italienne. Le ciel noir, la lune menaçante, l'ascension terrible et lugubre dans la bâtisse, le stress grandissant jusqu'à cet horrible bruit d'animaux fourmillant dans les entrailles du cadavre. L'horreur totale.

Coupant soudainement le robinet d'eau, elle regagna sa chambre en peignoir. Il allait lui falloir des somnifères, aussi elle retourna dans la salle de bain, vers sa pharmacie. Au seuil de la porte, elle se figea. La serviette dont elle s'était servie un instant plus tôt était étendue bien proprement sur la barre prévue à cet effet. Elle ne se rappelait pas l'y avoir mise. Non, elle était *sure* de ne pas l'y avoir accrochée. C'était un sujet permanent de discorde entre Anton et elle. Il lui reprochait de balancer ses serviettes mouillées au sol comme de vulgaires serpillères, ce dont elle se fichait. Elle n'utilisait jamais une serviette plus d'une fois, et la femme de ménage venait tous les jours : elle était payée pour ramasser non ? Donc, il était impossible que ce soit elle qui l'ait étendue. Paralysée à l'entrée de la pièce, Ilona ne pouvait réfléchir. Les rouages de son cerveau, de même que sa respiration, s'étaient suspendus. Son corps refusait de répondre, de réagir, d'admettre. Ou il y avait quelqu'un dans son appartement, ou elle devenait folle. Elle ne savait pas laquelle des deux options était la plus terrible. Peu à peu, la terreur se déversa en elle. Son estomac s'emplit de sable, sa peau se rétracta sur ses chairs. L'essence même de la peur. Il lui sembla entendre des bruits de pas étouffés dans son dos, et ses yeux s'écarquillèrent un peu plus. Un froid intense la transperçait, pourtant elle transpirait. Elle songea un instant à son arme, laissée dans la boîte à gant de la voiture, se maudit pour sa stupidité. Un rire étouffé lui parvint, puis elle s'écroula sur le sol.

Lorsqu'elle reprit connaissance, moins d'une heure plus tard, une douleur fulgurante lui traversait le crane. On l'avait frappée à la tête, avec quelque chose de lourd et un certain élan. Ses yeux étaient bandés et ses mains liées dans son dos. Probablement dans sa chambre, à en croire le contact de la moquette sous sa joue. Alors, l'attente commença. Lorsque le traumatisme crânien lui laissait une seconde de répit, la douleur dans ces épaules et son dos, lancinante, prenait le relais. Mais ce n'était rien comparé à la tempête qui faisait rage dans son cerveau. Un état de confusion mentale s'installait, et elle ne sortait de sa torpeur que pour ressentir une peur animale, primale. D'instinct, elle sentait la menace si proche qu'elle en avait la nausée. Après un laps de temps qui lui parut interminable, des pas feutrés approchèrent. Elle sentit un souffle sur sa nuque, puis un rond glacé contre la peau de sa poitrine. Une arme, braquée entre les pans dénoués de son peignoir épais, droit sur son cœur. Elle essaya de parler, mais seul un baragouinement indistinct s'échappa de ses lèvres. Ce qui fit rire son agresseur. Un rire de femme. Le sang d'Ilona se figea, et dans tout son corps, la peur reprit ses droits.

- Tu sais qui je suis, ma belle ?

Ilona ne put émettre qu'une plainte. Des larmes coulaient sans qu'elle ne puisse les contrôler, son visage, à demi couvert par un tissu occultant, se tordait en une grimace effrayante, dont elle n'avait plus conscience.

- Oh, il se peut que tu aies du mal à parler, j'ai du t'injecter de quoi de tenir tranquille. Tu comprends, je ne voudrais pas déranger les voisins. Mes voisins, en fait.

La voix était posée, tranquille. Satisfaite. Ilona l'avait reconnue immédiatement, en dépit de la confusion dans lequel l'avaient plongée le cocktail de drogues injecté. La brave petite Célia, sa chère femme de ménage. Elle lui arracha soudainement son masque, et Ilona vit avec effroi la jeune femme, penchée sur elle, le regard en feu. Elle aurait voulu lui parler, lui poser des questions, comprendre. Mais elle ne sentait plus sa bouche, devenue pâteuse et molle. Seuls ses yeux exprimaient encore la peur. Dans son effroi, elle remarqua tout de même la métamorphose physique de Célia. Sa coupe de cheveux, sa silhouette, son nez

Bats-toi, ma belle

refait... Sans hésitation, les deux femmes se ressemblaient. Sans trop les connaître, on aurait pu les confondre. Célia se releva et, tout en déambulant dans la chambre reprit la parole.

- Alors, mademoiselle parfaite, on fait moins sa maligne ? Je suis tellement, tellement heureuse de te voir ainsi. Enfin, un peu de justice.

Sa voix était douce, ce qui la rendait encore plus inquiétante. Elle continua :

- C'est dommage, je trouve, quand on a tout dans la vie, de se comporter en parfaite salope comme toi. Tu prends tes employés pour des chiens, ton mari pour un con, tu te crois la plus forte peut-être ? Crois moi, Anton ne viendra pas te chercher, je viens de lui envoyer par email un florilège de photos et de vidéos de toi avec tes amants. Il ne sera pas déçu. Hé oui ma belle, je fais le ménage, je ramasse tes capotes usagées quand tu es à Paris, puis tu retournes à ta gentille petite vie américaine... Cette fois, ce n'est pas toi qui mènes la danse.

Ce disant, elle s'approcha de la bibliothèque face au lit et en retira d'entre deux livres une caméra miniature. Défigurée par l'horreur, Ilona sentait son corps se paralyser. Elle allait mourir, elle le savait. Il lui était impossible de lutter, le combat n'était pas égal. Célia marcha jusqu'à l'étagère où reposaient les trophées d'Ilona. Son palmarès de boxeuse. Une des coupes gisait au sol, ensanglantée, sûrement celle qui avait servi à l'assommer.

- Bats-toi, ma belle, bats toi, chuchota Célia. Tu vas perdre. Au fait, les produits que je t'ai injectés ne devraient pas tarder à t'empêcher de respirer. Ensuite, je me débarrasserai de ton corps, dans un squat loin d'ici, avec celui de ton dernier amant, celui qui a voulu me séduire après ton départ, le mois dernier... Puis je brûlerai la vieille maison. Et alors... Adios, ma belle !

Déjà, Ilona commençait à suffoquer. Ce qu'elle vit en dernier fut Célia, bien droite face au miroir de sa chambre. Elle sourit en grand à son reflet et souffla « Bonjour, je m'appelle Ilona, enchantée de vous rencontrer. » Pour elle, une nouvelle vie commençait.